# OBSERVATIONS

N° 170.

SUR L'EMPLOI

# DU NARCISSE DES PRÉS

## DANS LE TRAITEMENT DE LA DYSENTERIE,

PRÉCÉDÉES DE QUELQUES DÉTAILS SUR SON ADMINISTRATION DANS D'AUTRES MALADIES;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juillet 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JEAN-CLAUDE-VICTOR-ALPHONSE PASSAQUAY, de Saint-Amour,

Département du Jura;

Bachelier ès-sciences; ex-Chirurgien interne des hôpitaux de Lyon.

« Ars medica tota in observationibus. »
CH. BACON.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1833.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

## *Professeurs.*

| M. ORFILA, Doyen. | MM. |
|---|---|
| Anatomie | GRUVEILHIER. |
| Physiologie | BÉRARD. |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN. |
| Histoire naturelle médicale | RICHARD. |
| Pharmacologie | DEYEUX, Suppléant. |
| Hygiène | DES GENETTES. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN, Examinateur. |
| | ..... |
| Pathologie médicale | DUMÉRIL. |
| | ANDRAL, Président. |
| Pathologie et thérapeutique médicales | BROUSSAIS. |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | MOREAU. |
| Clinique médicale | FOUQUIER, Examinateur. |
| | BOUILLAUD. |
| | CHOMEL. |
| Clinique chirurgicale | BOYER. |
| | JULES CLOQUET. |
| | DUPUYTREN, Examinateur. |
| | ROUX. |
| Clinique d'accouchemens | ..... |

## *Professeurs honoraires.*

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

## *Agrégés en exercice.*

| MM. | MM. |
|---|---|
| Bayle. | Hatin. |
| Bérard (Auguste), Examinateur. | Hourmann. |
| Blandin, Examinateur. | Jobert. |
| Boyer (Philippe). | Laugier. |
| Briquet. | Lesueur. |
| Brongniart. | Martin-Solon. |
| Broussais (Casimir). | Piorry. |
| Cotterreau. | Requin. |
| Dalmas, Suppléant. | Sanson (aîné). |
| Dubled. | Sanson (Alphonse). |
| Guérard. | Royer-Collard. |
| | Trousseau. |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE,

Docteur en médecine, Médecin de l'hospice de Saint-Amour; Membre correspondant de la Société de médecine de Lyon;

MON MAÎTRE ET MON AMI.

*En t'offrant cette Thèse, dont la forme seule m'appartient, mon cœur tressaille de joie à l'idée de ton bienveillant accueil.*

# A MA BONNE MÈRE.

*Ton bonheur, c'est celui de tes enfans; ta vie, c'est leur existence; condamnés à être à jamais en reste avec toi, ils ne peuvent t'offrir eux qu'une vive sympathie et une profonde reconnaissance.*

# A MON FRÈRE,

Docteur-Médecin.

*Les liens du sang ne sont pas les seuls qui nous unissent.*

J.-C.-V.-A. PASSAQUAY.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/observationssurl0005vari

# OBSERVATIONS

SUR L'EMPLOI

# DU NARCISSE DES PRÉS

## DANS LE TRAITEMENT DE LA DYSENTERIE,

PRÉCÉDÉES DE QUELQUES DÉTAILS SUR SON ADMINISTRATION DANS D'AUTRES MALADIES.

Malgré les sceptiques du jour, en dépit de l'incrédulité qu'ils cherchent à mettre à la mode, la médecine marche, elle fait des progrès, elle récolte de jour en jour des faits d'autant plus précieux qu'ils sont recueillis avec plus de soin, livrés au public médical avec plus de bonne foi, scrutés avec plus de sévère exactitude. Oui, quoi qu'on en dise, nous savons observer; l'expérience, cette méthode chérie du chancelier *Bacon*, n'est point entre nos mains un instrument dont nous ne sachions nous servir. Plus qu'autrefois riche d'anatomie pathologique, partant de vrai et solide diagnostic, la médecine a-t-elle aussi gagné en thérapeutique? Non, si l'on a égard au nombre des médicamens; oui, si l'on fait attention au plus grand

degré de confiance qu'une saine observation doit engager tout esprit impartial et de bonne foi à accorder à quelques-uns d'entre eux.

En imprimant à la médecine une direction nouvelle, en bannissant de la matière médicale une foule de prétendus spécifiques, ces recettes si compliquées, ces vertus médicamenteuses si infaillibles, les doctrines nées avec notre siècle lui ont rendu un éminent service. A dater de cette époque, dégagée des idées préconçues, libre des profonds préjugés, devant nous s'est ouverte une nouvelle ère médicale : l'esprit du siècle a voulu voir par lui-même.....

Faut-il le dire cependant, les nouvelles théories étaient trop séduisantes, le mouvement imprimé trop violent pour qu'on pût s'arrêter où l'on aurait dû le faire. En généralisant trop, on a dépassé le but; on a condamné sans retour plus d'un moyen souvent précieux. D'immense et confus qu'était le cadre thérapeutique, il est devenu tout à coup resserré, étroit, facile à épuiser. La désastreuse épidémie qui, il y a un an encore, désolait notre capitale, en nous forçant d'avoir recours, pour la combattre, à des armes rouillées par le temps, nous a prouvé que dans un pressant danger nous n'avions pas trop de toutes nos ressources thérapeutiques, alors surtout qu'elles étaient si souvent insuffisantes. Aussi maintenant s'opère une sage réaction; on revient peu à peu à des vues moins exclusives; tout en reconnaissant, dans un grand nombre de cas, la supériorité de telle ou telle méthode de traitement, l'observateur attentif reconnaît qu'elle n'est point unique, qu'il existe d'autres moyens pour l'aider, pour la suppléer même au besoin; bien plus, qu'il est des cas assez communs où à cette méthode on doit en préférer une autre dont l'efficacité est sanctionnée par l'expérience.

J'ose espérer que mes juges ne trouveront point déplacées des réflexions qui me sont inspirées par une profonde conviction et la nature même de mon sujet. L'esprit plein de la haute importance que j'attache surtout à la médecine d'observation, qu'il me soit permis d'offrir aux illustres soutiens qu'elle trouve dans cette école mon tribut d'admiration et de reconnaissance.

La place importante qu'occupe la dysenterie dans les cadres nosologiques en raison de son effrayante gravité dans certains cas, gravité dont on ne se pénètre bien qu'en consultant les auteurs témoins d'épidémies dysentériques dans différens pays, et je citerai surtout *Pringle, Zimmermann, Coste,* M. *Des Genettes* (1), qui la place, eu égard aux ravages qu'elle exerce dans ce cas, sur la même ligne que le *typhus* et la *peste ;* d'autre part, les occasions assez fréquentes que j'ai eues de l'observer, soit dans mon pays, sous la direction de mon père, soit dans le grand hospice où j'étais interne; les succès fréquens obtenus dans cette maladie de l'emploi du *narcisse des prés* dont j'ai moi-même éprouvé les bienfaits, et remarquables surtout dans les cas où échouaient les moyens ordinaires; enfin, l'espoir fondé que de nouveaux essais, tentés par d'autres praticiens, pourraient, en donnant plus de poids à ce que nous possédons déjà, augmenter l'importance et l'utilité de ce médicament, telles sont les nombreuses raisons qui m'ont déterminé, non sans de mûres réflexions, à parler d'un médicament très-anciennement connu, employé avec succès il y a quelques années, et depuis généralement condamné à un injuste oubli. Je pense, du reste, qu'on ne verra point dans le choix que j'ai fait une aveugle prévention, une confiance illimitée dans la vertu d'un agent particulier; en profitant de la publicité d'une dissertation pour faire connaître des observations qui m'ont paru offrir quelque intérêt, et que je tiens de mon père, je n'ai pas eu plus que lui la prétentieuse idée d'en faire un spécifique, une panacée infaillible; éclairé de sa vieille expérience, soutenu de sa douce et inépuisable amitié, ai-je quelque mérite de n'être point tombé dans ce dangereux enthousiasme?

Je commencerai par faire rapidement l'histoire du *narcisse ;* je parlerai des différentes maladies où il a paru manifester une action quelconque, m'occupant spécialement de ce qui a rapport à la dysen-

---

(1) Histoire médicale de l'armée d'Orient, tableaux nécrologiques.

terie ; puis passant à ce qui me touche de plus près, je rapporterai fidèlement les faits saillans choisis parmi ceux que la pratique de mon père et quelquefois ma propre observation ont mis à ma portée; enfin je terminerai par quelques propositions.

---

Le narcisse des prés, — *narcissus pseudo-narcissus*, Lin. ; *narcissus luteus sylvestris* — narcisse sauvage ; — plus vulgairement : *porillon aïault*, fleur de coucou, famille des *Amaryllidées*, Rich.

Le nom donné au genre narcisse remonte à une haute antiquité, comme l'atteste la métamorphose pleine de grâce où Ovide nous peint le malheureux Narcisse changé en fleur de son nom :

> Nusquam corpus erat, croceum pro corpore florem
> Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.
>
> Met., lib. III, v. 509.

Ne déplaise à cette ingénieuse fiction, je pense qu'il est plus philosophique, et surtout plus médical, de rapporter, avec *Pline* et *Plutarque*, la véritable étymologie de narcisse au mot ναρκη, *stupeur*, *engourdissement*, ce qui prouverait déjà que les anciens attribuaient à cette plante, ou au moins à son odeur, des propriétés calmantes, narcotiques; c'est probablement par cette raison qu'ils l'avaient consacrée aux divinités souterraines et aux morts, à qui ils en tressaient des couronnes. Il paraît cependant que la propriété émétique du bulbe est aussi très-anciennement connue. *Dioscoride*, *Pline* et *Galien* attribuent cette vertu de préférence à celui du narcisse des poètes ; on faisait aussi usage des fleurs, mais dans un autre but : on en préparait par infusion une

huile odorante employée comme émolliente dans les gymnases de Rome. Depuis, on avait assez oublié l'action vomitive du bulbe de cette plante pour essayer de l'introduire dans l'usage alimentaire; mais les vomissemens violens qui résultèrent de la présence d'oignons de narcisse cuits dans un mets suffirent et au-delà pour y faire renoncer.

C'est d'après l'autorité des anciens, et en particulier de *Clusius*, que M. *Loiseleur Deslongchamps* (1), à une époque où devenait de jour en jour plus importante la substitution des produits indigènes à ceux que nous devons aux contrées éloignées, entreprit une suite d'expériences pour constater l'utilité de ces plantes, et les doses auxquelles il convenait de les administrer.

Les anciens provoquaient le vomissement en faisant manger l'oignon cuit, ou boire son eau de décoction; M. *Deslongchamps* préféra l'employer en poudre après une dessiccation préalable. D'après une série d'expériences assez nombreuses, ce médecin conclut que l'espèce la plus active est le narcisse *odorant*, puis le *tazette* et le *porillon*, qui jouissent des mêmes propriétés, mais ce dernier surtout à un degré très-inférieur.

Les fleurs de narcisse, dit le même médecin, paraissent exercer une action vomitive beaucoup moins constante et uniforme. C'est du moins la conséquence qu'il a dû tirer des résultats qu'il a obtenus, quoique plusieurs autres praticiens aient observé le contraire. Les faits tirés de la pratique de MM. *Armet* et *Waltcamps* de Valenciennes, et publiés par M. *Charpentier* dans le Bulletin de pharmacie, vol. III, p. 128, à peu près à la même époque, tendraient à établir que la poudre de fleur du narcisse sauvage est un bon émétique à la dose de vingt-quatre à trente grains. D'un autre côté, M. *Lejeune* de Verviers l'ayant employée très-fréquemment, comme nous aurons occasion d'en

---

(1) *John Rumpel*, professeur à Bruxelles, a publié aussi plusieurs observations tendant à prouver que le narcisse, par rapport à son action sur l'estomac, est un très-bon succédané de l'ipécacuanha.

parler, a vu un gros de cette poudre délayée dans dix onces d'eau, et donné par cuillerées, produire presque constamment le vomissement, tout en exerçant sur la maladie qu'on le destinait à combattre une salutaire influence. M. *Deslongchamps* trouve qu'il est difficile de se rendre rigoureusement compte d'une telle différence; seulement il fait observer avec sagacité que cela paraît tenir en grande partie à la préparation. Les fleurs, rapidement desséchées, dit-il, et conservant un beau jaune, ne donnent lieu que rarement à l'effet émétique, tandis qu'elles possèdent au contraire cette propriété lorsque, récoltées par un temps de pluie, ou l'atmosphère étant chargée d'humidité, ou avec peu de soin, elles passent par une de ces raisons très-facilement au jaune verdâtre. Cette remarque nous paraît d'autant plus juste que, comme les anciens l'avaient déjà observé pour le bulbe, la propriété émétique paraît être développée dans les fleurs par l'action de l'eau, et surtout de l'eau bouillante; au point que trois ou quatre grains d'extrait, qui ne correspondent pourtant qu'à douze à seize grains de fleur en nature, ont presque constamment excité le vomissement.

Pour nous, nous n'avons que bien rarement observé les contractions spasmodiques de l'estomac à la suite de l'ingestion de ce médicament ; et quoique les circonstances et l'éloignement ne nous aient pas permis, dans un certain nombre de cas, d'observer avec assez de soin tous les phénomènes éprouvés par les malades qui ont pris cette poudre dans un autre but, nous sommes autorisés cependant à tirer une semblable conclusion, d'après les aveux mêmes de ceux-ci ou des personnes qui les entouraient. M. *Caventou* nie positivement la propriété émétique de la poudre et même de l'extrait de narcisse, pour l'avoir expérimentée sur lui-même. Nous pensons, du reste, que la poudre de fleur de narcisse est plus digne de fixer l'attention sous d'autres rapports.

Quoique les anciens eussent, par le nom même qu'ils nous ont transmis, consacré pour ainsi dire la vertu narcotique de ces fleurs, ce fut au hasard qu'on dut la découverte de son usage avantageux dans les affections spasmodiques. « Une fille vaporeuse et souvent at-

taquée de convulsions, dit M. *Dufresnoy* de Valenciennes (1), avait fait mettre dans sa chambre une grande quantité de narcisse des prés destiné à joncher la rue lors du passage d'une procession; pour la première fois, depuis assez long-temps, elle dormit, et n'eut pas de convulsions, ce qu'elle attribuait ingénument aux prières qu'elle adressait depuis long-temps à la Vierge. Le médecin, moins crédule, et soupçonnant déjà une autre cause à cette amélioration soudaine, fit renouveler les fleurs la nuit suivante, avec le même succès; les trois autres jours suivans, les fleurs ôtées, les convulsions reparurent, puis cédèrent à de nouvelles quantités de fleurs. » Le docteur *Dufresnoy*, ne doutant plus de l'effet du remède, fit préparer un extrait avec lequel il guérit, dit-il, d'abord une autre jeune fille, puis la plus grande partie des *maladies convulsives* qu'il rencontra dans sa pratique, employant tantôt l'infusion de fleurs, tantôt l'extrait, ordinairement à la dose de six grains, avec addition de sucre blanc demi-once, donné en trois ou quatre fois.

Le même médecin a donné aussi, un des premiers, avec beaucoup de succès, le sirop de narcisse dans la coqueluche, à la dose d'une demi-once: il fait vomir sans fatigue et sans efforts, et calme singulièrement les quintes de toux.

Plus nouvellement, M. *Veillechèze*, près Nantes, est venu confirmer par de nouvelles observations les bons effets de l'extrait et du sirop dans cette même affection : il administre, lui, l'extrait à la dose seulement d'un quart de grain à un grain, plusieurs fois dans la journée. Plusieurs autres médecins, français et étrangers, se sont bien trouvés aussi de son emploi dans cette maladie ; enfin il est à ma connaissance que plusieurs médecins de province le prescrivent encore assez fréquemment en pareil cas.

M. *Dufresnoy* est allé plus loin; il s'en est servi pour combattre des affections autrement plus graves. Dans le mémoire déjà cité, il donne

(1) Mémoire sur le *rhus radicans*, les champignons vénéneux et le narcisse des prés. An VII de la rép.

plusieurs observations de trismus et même de tétanos général guéris par ce moyen.

Sans révoquer en doute d'aussi étonnans succès, nous avouerons qu'ils nous paraissent d'autant plus extraordinaires, que, vu leur grande importance et la sensation qu'ils auraient dû produire dans le temps, nous avons droit d'être surpris de ce qu'aucun autre praticien, que nous sachions, n'ait été encouragé à tenter, avec ce moyen, de nouveaux essais dans une aussi terrible affection.

Le même auteur parle aussi de plusieurs cas d'épilepsie guéris par le même moyen; mais M. *Veillechèze*, que nous avons déjà cité, et qui l'a employé assez fréquemment en pareil cas, avoue n'avoir jamais obtenu de succès complet; tout au plus est-il parvenu à éloigner de quelques semaines les attaques d'épilepsie. Ajoutons encore que le docteur *Comhaire*, cité par M. *Lejeune*, en a obtenu de bons effets contre la *toux férine*.

Nous arrivons enfin à parler de l'action de ce médicament, que nous considérons comme la plus remarquable, la *vertu antidysentérique*, qui, du reste, est la seule que nous ayons eu occasion d'observer nous-mêmes.

De même que la découverte de l'action antispasmodique, celle des propriétés fébrifuges et antidysentériques des fleurs du *porillon* est due au hasard. Nous avons dit que M. *Deslongchamps*, dans l'espoir d'y trouver un succédané à l'*ipécacuanha*, tenta plusieurs essais peu fructueux. Une fois entre autres, après en avoir donné plusieurs doses plus petites, il en administra cinquante grains à une femme qui avait depuis huit jours une diarrhée abondante, et quarante à un enfant de sept ans, qui avait eu déjà huit accès d'une fièvre intermittente quotidienne. Pendant toute la journée, aucun effet vomitif; mais le lendemain, étonnement du médecin, en observant d'une part la cessation de la diarrhée, de l'autre nul symptôme de fièvre, quand déjà depuis plusieurs heures le moment d'arrivée de l'accès était passé; surprise plus grande encore, de voir au bout de quelques jours se confirmer une guérison qui fut radicale. Les malades n'ayant rien

pris, ni d'après les ordres du médecin, ni par des conseils étrangers, comme on s'en assura, qui pût avoir influé d'une manière notable sur leur guérison, il était raisonnable d'en attribuer tout l'honneur au narcisse : c'est ce que M. *Deslongchamps* ne tarda pas à vérifier par d'autres essais.

La guérison pleine et entière de treize fièvres intermittentes, sur dix-huit qui furent traitées par ce moyen, n'étant pour nous que tout à fait accessoire, nous ne faisons que la mentionner; mais nous croyons utile de nous arrêter davantage à la deuxième série d'observations, qui a pour objet le traitement de la diarrhée et de la dysenterie.

Sur treize cas de maladies de ce genre, neuf furent promptement et heureusement terminés, sans rechute aucune. La poudre de narcisse, dans ces cas, ne fut employée que seule, à la dose d'un à deux gros, délayée avec quantité suffisante d'eau et aromatisée, prise par fractions, en vingt-quatre heures; rarement on fut obligé d'en donner pendant plus de deux ou trois jours. Des quatre autres malades, l'un guérit par l'emploi combiné du narcisse et de l'extrait par expression de têtes de pavots noirs, association qui parut indiquée par l'excès des douleurs et la non-réussite, dans les premières vingt-quatre heures, du narcisse isolé. Le deuxième, qui était une femme atteinte d'une diarrhée chronique très-ancienne, fut transporté dans un hôpital, après deux jours d'essais infructueux. Enfin, des deux autres, l'un ne parut ressentir aucun effet, ni en bien ni en mal; l'autre, dont nous parlerons, et chez lequel la maladie était due à une cause accidentelle, n'éprouva de ce moyen qu'un soulagement momentané. J'ai cru utile d'emprunter à M. *Deslongchamps* quelques-unes de ses observations.

I^re^. OBS. Un enfant de deux ans, assez vigoureux auparavant, était singulièrement affaibli et amaigri par une diarrhée qui durait depuis plus de quinze jours. Il y avait de quinze à vingt selles par jour et presque autant la nuit. —Poudre de narcisse 3 j, dans eau sucrée ℥ iv,

à prendre par intervalles en deux jours. — Dès le deuxième, selles moins fréquentes, au nombre de trois seulement; le troisième et le quatrième, on continua à la même dose; le cinquième jour, selle naturelle; guérison.

IIe. obs. Un homme, âgé de cinquante-huit ans, avait depuis quinze jours une dysenterie assez intense; en vingt-quatre heures, douze, quinze, vingt déjections glaireuses, sanguinolentes, précédées et accompagnées de coliques violentes; ténesme fréquent, très-pénible; peu de sommeil la nuit à cause des besoins réitérés; pouls un peu fréquent. — Narcisse 3 j dans eau sucrée ℥ iv. — Cela pris en trois fois à trois heures d'intervalle, il n'y eut pas d'évacuations pendant toute la journée; nuit calme et tranquille, sommeil. Le lendemain matin, en peu de temps, quatre selles moins sanguinolentes, avec moins de douleur. — Même prescription. — Une seule selle le reste du jour; les coliques dissipées et la nuit parfaitement calme, on continua par précaution le remède jusqu'au sixième jour.

IIIe. obs. Dans cette observation, que son auteur range au nombre de ses insuccès, nous verrons une action médicamenteuse d'autant plus remarquable, quoique de courte durée, que la maladie était causée et entretenue par une circonstance particulière qui semblait devoir la rendre réfractaire à toute espèce de moyens.

Un petit garçon d'un an, d'une constitution délicate, était depuis cinq à six jours atteint d'un dévoiement considérable : quinze selles au moins par jour. — Potion simple dans laquelle on délaya narcisse 3 j. — Le lendemain, moitié moins de selles. — Même prescription. — Elles diminuèrent davantage; mais le troisième et le quatrième jour elles revinrent comme auparavant, quoiqu'on eût continué le narcisse. On s'aperçut alors que l'enfant *faisait ses dents*, comme on dit; il n'en avait que quatre, et plusieurs étaient sur le point de percer. Le sirop diacode mélangé à l'eau de riz produisit beaucoup moins d'effet que le narcisse sur les évacuations, qui ne cessèrent vraiment qu'avec le travail de la dentition.

D'autre part, les succès obtenus à Verviers par M. *Lejeune*, à qui M. *Deslongchamps* avait communiqué ses résultats, sont si étonnans, et viennent tellement à l'appui de ceux que nous possédons de notre côté, que je ne résiste pas au désir de transcrire ici de la lettre qu'il écrit à ce dernier la partie qui a un rapport direct avec mon objet ; cette lettre porte la date du 23 novembre 1811 (1) : « Une épidémie de dysenterie qui exerce ses ravages dans Verviers et les environs depuis la mi-juillet, et qui n'est pas encore dissipée, m'a laissé peu de loisir pour ma correspondance; mais j'ai à vous féliciter sur le nouveau moyen thérapeutique dont vous avez enrichi la matière médicale, et avec lequel je viens d'obtenir un plein et entier succès dans cette épidémie. Sur cent soixante-douze malades à qui j'ai donné mes soins, et qui tous ont été traités par la poudre de narcisse, aucun n'est mort, à part un vieillard nonagénaire et une vieille femme presque octogénaire; mais j'ai été appelé trop tard, et quand la fièvre adynamique avait déjà compliqué la phlegmasie muqueuse, car d'autres vieillards ont guéri par le même moyen. Sur la fin du traitement, j'ai ajouté quelquefois la poudre du *geum urbanum* (2); d'autres fois, dans quelques circonstances, le laudanum liquide.....
..... Il est à remarquer qu'un gros de la poudre délayé dans dix onces d'eau avec une once de sirop d'écorce d'oranger et donné par cuillerée d'heure en heure, a presque constamment produit le vomissement. Aussi, j'ai constamment ouvert et fermé le traitement par cette potion ; j'ai seulement diminué la dose pour les enfans et les estomacs trop irritables..... Il est mort dans les campagnes beaucoup de malades traités différemment, et ceux qui ont échappé ont resté un temps notablement plus long à se rétablir; de plus, aucun des miens n'a eu de rechute, tandis que quantité d'autres en ont éprouvé de funestes..... »

---

(1) Voir le Manuel des plantes usuelles, par *Loiseleur Deslongchamps*, 2e. partie.

(2) Benoite officinale.

Tels sont les principaux, nous osons même dire les seuls importans documens qui existent sur l'emploi du narcisse des prés dans quelques maladies, et en particulier dans la dysenterie; du moins, des recherches assez opiniâtres ne nous ont pas fourni d'autres résultats qui méritassent d'être signalés.

Avant de parler de ce que nous avons nous-mêmes vu, nous avons cru devoir donner ces détails que rendent excusables, ce me semble, et l'intérêt du sujet, et le besoin que nous avions de bases pour fonder les observations qui nous sont propres.

La petite ville où mon père exerce depuis plus de trente ans la médecine, et dans la circonscription de laquelle ont été observés les faits que nous allons rapporter, est située sur la limite occidentale du département du Jura. Projetée, pour ainsi dire, avec la languette de terrain sur laquelle elle est placée, entre le département de Saône-et-Loire, qu'elle touche presqu'au nord, et celui de l'Ain, qu'elle avoisine au midi, elle est bornée au levant par la dernière chaîne occidentale des monts Jura, qui ne sont plus près d'elle que des côteaux chargés de vigne, et domine à l'ouest la grande plaine de huit à dix lieues de large qui la sépare de la Saône et des côtes de la Bourgogne. L'air y est pur et médiocrement vif, les eaux bonnes et abondantes; on n'y observe aucune maladie endémique; les diverses épidémies qui ont moissonné tout autour n'y ont presque jamais exercé de ravages (1). Mais, dans la plaine dont je viens de parler, règnent endémiquement fièvres intermittentes, engorgemens des viscères abdominaux, scrophules; assez souvent apparaissent des fièvres pernicieuses qui se propagent jusque près de la ville et attaquent

(1) Il n'y a eu dans cette ville aucun cas de choléra, ni même de cette espèce de typhus qui s'est manifesté, il y a quatre ou cinq mois, à *Senaud*, petit village situé dans la montagne, à une lieue et demie de Saint-Amour. Les journaux ont parlé de cette épidémie.

même parfois quelques-uns de ses habitans; enfin, à des époques plus ou moins éloignées, on voit des épidémies dysentériques éclater constamment de la fin de juillet à la fin de septembre, et sévir toujours plutôt dans les villages environnans que dans la ville même.

Avant 1819, mon père avait eu à combattre plusieurs épidémies de dysenterie, et il l'avait fait avec plus ou moins d'avantage par les moyens ordinaires, ne connaissant en aucune façon les succès du narcisse dans des cas semblables. A cette époque parut le trente-cinquième tome du Dict. des sciences médicales, où MM. *Loiseleur Deslongchamps* et *Marquis*, dans l'article *Narcisse*, font mention, entre autres choses remarquables, des succès obtenus à Verviers. Jaloux d'enrichir son arsenal thérapeutique d'une arme de plus, mon père résolut de tenter ce moyen dans l'occasion; quelques dysenteries sporadiques traitées avec succès par ce médicament durent lui donner l'espoir de le voir réussir dans des cas plus pressans et plus graves.

Une épidémie dont nous parlerons, et qui eut lieu en 1826, vint lui en fournir l'occasion, et réaliser cet espoir; l'immense majorité des malades fut traitée par le narcisse: pas un ne périt, et le plus grand nombre guérit très-rapidement.

Dans le principe, intimidé par les propriétés vénéneuses de cet agent (1), mon père ne l'employa qu'à des doses très-faibles, qui ne produisirent aucun effet marqué; bientôt augmentant avec prudence et attention, il en vint aux mêmes doses à peu près que ses devanciers,

---

(1) D'après les expériences tentées sur des animaux par M. *Orfila*, il conclut 1°. que l'extrait de narcisse des prés est un poison irritant capable de déterminer la mort dans quelques heures, à la dose de deux ou trois gros; 2°. qu'il est émétique; 3°. qu'il détermine une inflammation locale peu intense; 4°. qu'absorbé et porté dans le torrent de la circulation, il paraît agir spécialement sur le système nerveux, en détruisant la sensibilité. (*Orfila*, Méd. lég., t. III.)

et finit par fixer son mode d'administration depuis douze grains répétés deux fois dans la journée, jusqu'à un gros, un gros et demi au plus, en trois ou quatre doses dans le même espace de temps; il n'a jamais employé que la poudre de fleurs récoltées et séchées avec soin, puis réduites en poudre qu'ordinairement pour la faire prendre il délayait dans quatre ou cinq onces d'eau sucrée. Ce qui l'a empêché d'employer les autres préparations de cette plante, c'est qu'il craignait avec raison de voir le vomissement suivre leur administration, même celle des fleurs mal préparées, comme les observations citées plus haut l'autorisaient à le penser.

Parmi les nombreuses observations que je dois à mon père, je choisirai celles qui me paraissent offrir le plus d'intérêt, soit que l'administration du narcisse ait été couronnée de succès, comme cela est arrivé dans la grande majorité des cas, soit au contraire que par une cause quelconque il n'ait pas produit l'effet désiré. On me permettra, et d'ailleurs je ne fais en cela que suivre l'ordre des dates, de commencer par une observation qui m'est personnelle, et qui en cette qualité se présente tout naturellement la première.

IV^e^. OBS. En septembre 1820, à l'âge de treize ans, je fus pris tout à coup sans cause appréciable, dans les premiers jours de ce mois, de douleurs assez vives dans le ventre; borborygmes, puis selles liquides, jaunâtres, bilieuses, sans fièvre d'abord; du reste, tout cela ne m'empêcha pas de me livrer à mon appétit, malgré la défense de mon père; la nuit, sommeil agité, coliques; une selle de matières liquides mêlées à des alimens mal digérés; le lendemain, une dizaine de selles semblables à ce qu'on appelle *lavure de chairs;* encore de l'appétit, que cette fois on m'empêcha de satisfaire. — Bouillon, tisane de riz, lavemens. — Nuit agitée et plus pénible encore que la première; le jour qui suit (troisième), frisson, puis chaleur âcre, céphalalgie, langue saburrale, bouche amère, nausées, anorexie; assoupissement, dont j'étais tiré à tout instant par des borborygmes suivis de selles sanguinolentes, fétides; en même temps ténesme des plus douloureux

revenant à toute minute; peau sèche, pouls fébrile; agitation; impossibilité de me livrer, ne fût-ce qu'un instant, au sommeil, qui malgré moi fermait mes paupières. Ces symptômes durèrent environ cinq à six jours presque aussi intenses, malgré les boissons émollientes, les fomentations de même nature, les lavemens de graine de lin, têtes de pavots et amidon, et une application de sangsues à l'anus; dix-huit grains d'ipécacuanha qui excitèrent assez peu le vomissement, puis de doux laxatifs ( pulpe de casse et tamarin ). Les symptômes généraux, sous l'influence de tous ces moyens, s'amendèrent un peu vers le milieu du deuxième septénaire : pouls moins fréquent et peu développé, peau un peu halitueuse, céphalalgie moins intense, mais toujours de douze à quinze selles sanguinolentes ; épreintes presque aussi vives ; en un mot, malgré la continuation du flux de sang, mon père commençait à entrevoir une terminaison par résolution. Mais je me rappelle que j'étais excessivement amaigri et faible, que mon caractère irritable me rendait tout à fait impatient; je voulais en finir à tout prix; en conséquence, sachant que mon père s'était servi d'un *nouveau* moyen qui lui avait réussi, je l'importunai jusqu'à ce qu'il voulût l'employer pour moi. Quoique peu riche encore, en fait de cures par cet agent, il me fit prendre (c'était dans le milieu du jour) deux doses de douze grains chacune; pour la première fois, depuis dix jours, je dormis; une seule selle; le lendemain, trois doses, une seule selle à peine striée de sang, disparition complète du ténesme; appétit qu'on trompa avec quelques bouillons. Le troisième jour, *idem;* une selle liquide, pas de sang; gaîté, appétit, convalescence. On continua à la dose d'un scrupule par jour durant deux jours encore, mais seulement par précaution, et pour ainsi dire par *reconnaissance* plutôt que par besoin.

Ainsi, il a fallu un gros à peine de cette substance pour me délivrer, je puis dire en quelques heures, d'un mal qui eût guéri sans cela, je le crois, mais qui eût peut-être duré long-temps encore, et que d'ailleurs une excessive faiblesse et un ténesme continuel me rendaient insupportable. Un soulagement aussi prompt que durable de-

vait rester gravé dans ma mémoire ; et, cultivant à mon tour l'art difficile de calmer les souffrances, j'ai engagé mon père à faire et à me permettre quelquefois de faire sous ses yeux de nouveaux essais qui, le plus souvent, ont été fructueux, comme le prouveront les observations suivantes :

V^e^. OBS. Jean Fromond, de Villemoutiers (Ain), cultivateur aisé, âgé de trente-cinq ans, tempérament lymphatico-sanguin, grand, robuste, fut pris, dans les premiers jours d'août 1822, de la dysenterie dite *gastrique*. Dans le principe, les frissons, nausées, vomissemens bilieux, un flux diarrhéique jaunâtre, avaient, pour ainsi dire, marqué cette maladie au coin de la *gastricité*, que devait, en effet, lui imprimer une température extrêmement chaude et sèche. Ces premiers accidens furent suivis bientôt de tranchées vives ; déjections sanglantes très-fréquentes, ténesme, etc. Il paraît que le malade avait été mal soigné sous le double rapport du régime et de la médication ; peu à peu les symptômes franchement inflammatoires avaient disparu, et déjà la maladie pouvait être considérée comme passant à l'état chronique, puisque ce n'était qu'à la fin de septembre, après un mois et demi de maladie, qu'on se décida à appeler de nouveaux secours. A cette époque, mon père trouva le malade dans l'état suivant : face pâle, abattue, profondément altérée ; langue couverte d'un enduit blanc jaunâtre ; peau généralement pâle, terreuse ; pouls peu développé, fréquent ; extrémités, les inférieures surtout, blafardes, œdématiées ; abdomen tendu, dur, indolent, offrant une fluctuation sensible ; urines rares, foncées en couleur ; déjections alvines séro-sanguinolentes, dix à douze par jour ; avec cela, dégoût sans anorexie, profond abattement des forces, frissonnement habituel, répugnance au mouvement, propension à s'aliter, ennui, morosité.

Malgré tous ces symptômes secondaires, espérant qu'ils pouvaient bien n'être que la suite et l'effet de la dysenterie, dont il devenait urgent, dans tous les cas, d'enrayer les progrès, on ordonna : — Poudre de

narcisse, ℈j trois fois par jour, avec tisane et deux demi-lavemens émolliens simples, pour mieux observer l'effet.

Le troisième jour, on revit le malade; presque tous les symptômes dysentériques avaient cessé : urines plus abondantes; il y avait eu en tout cinq à six selles, appétit, un peu de gaîté; *facies* meilleur, ventre moins tendu, moins sensiblement fluctuant; extrémités toujours œdématiées.—Narc. ℈ ij par jour, jusqu'au septième jour.—Alors la dysenterie totalement arrêtée, on eut recours, pour achever de dissiper ce qui restait de l'exhalation séreuse, aux infusions légères de baies de genièvre avec un peu de rhubarbe; frictions sèches aromatiques générales; celles d'huile de jusquiame camphrée sur l'abdomen; régime léger, et cependant un peu fortifiant; moyens qui, au bout de douze jours de leur emploi, rétablirent entièrement les fonctions de la peau et des voies urinaires; et la résolution du liquide épanché dans l'abdomen et dans les membres suivit de près celle de l'affection principale.

Je pense qu'on peut, sans être taxé de prévention, attribuer au narcisse tout l'honneur d'une cure d'autant plus remarquable, que les complications de suffusion séreuse, de suppression des urines, etc., tout en rendant le succès moins probable, en faisaient un cas tout à fait à part; de telle sorte même qu'à supposer que le médicament n'eût pas réussi, on n'était en droit ni de s'en étonner ni de conclure rien contre lui.

Dans l'observation n°. 4, nous avons vu le narcisse arrêter une dysenterie aiguë, qui, il est vrai, semblait marcher vers la résolution; à supposer même qu'on voulût accorder aux seuls efforts de la nature une terminaison aussi prompte et heureuse, je crois que, dans ce second cas, il ne serait plus possible d'avoir recours à une semblable explication. La brusque et soudaine disparition des phénomènes morbides, assez rare déjà dans les inflammations aiguës, n'est plus possible dans celles qui ont passé à l'état chronique; et dire que dans ces deux cas la terminaison a été une sorte de délitescence, ne serait-ce pas se payer d'un mot? — Maintenant, auquel des agens employés

attribuer d'autre part la résolution du liquide épanché? Nous croyons que les frictions, les infusions, etc., ont contribué à achever ce que le narcisse avait commencé d'une manière indirecte : *Sublatâ causâ*, etc.; et nous resterons convaincus que le flux dysentérique persistant, tous les moyens mis en usage contre les affections secondaires fussent restés sans effet.

Je pourrais citer plusieurs autres exemples de guérison, soit de cas analogues, soit d'anciennes diarrhées qui s'en rapprochent beaucoup ; car il n'est pas rare de rencontrer des dysenteries devenues chroniques par suite d'écarts de régime ou d'erreurs de traitement ; mais ce serait répéter à peu près les mêmes choses, tandis que je crois devoir arriver de suite à des cas plus intéressans.

VI^e^. OBS. Le 20 juillet 1822, mon père fut consulté pour le nommé Denis-Jos. Guillerminet, de la commune de Marboz (Ain), quarante-huit ans, taille au-dessus de la médiocre, constitution robuste, prédominance bilieuse, n'ayant jamais fait de maladie bien grave. C'était le huitième jour déjà d'une dysenterie bilieuse survenue sans cause bien appréciable; je rappellerai seulement que la température très-élevée qui se prolongea durant le cours de l'été de cette année fit prédominer, dans toutes les affections régnantes, le caractère bilieux le plus prononcé. — La maladie avait commencé brusquement par des frissons, vomissemens et déjections fortement mêlées de bile; depuis deux jours seulement, elle présentait le groupe de symptômes suivans : bouche amère, langue couverte d'un épais enduit jaunâtre; soif vive, peau sèche, chaleur âcre, fièvre très-intense, ventre assez souple, mais douloureux à la pression presque partout; ténesme incessant, selles sanglantes précédées de douleurs atroces, et se répétant jusqu'à dix fois à l'heure ; abattement et découragement extrêmes, moral profondément affecté. — Par une indiscrétion trop commune dans les campagnes, le malade avait appris que le nommé Jolyon, son voisin, atteint du même mal quatre jours avant lui, venait de succomber. — On crut devoir, vu la gravité et l'intensité des

phénomènes inflammatoires, remplir l'indication la plus pressante, en couvrant le ventre de sangsues, puis de fomentations émollientes; en même temps, boissons acidules, lavemens émolliens *laudanisés;* le lendemain, 20 grains d'ipécacuanha, qui provoquèrent trois ou quatre vomissemens abondans de bile verdâtre. Le 1^er^. août, onzième jour de la maladie, pouls moins fort, moins fréquent; coliques un peu moins fréquentes, mais aussi vives; langue un peu moins chargée; mais les selles et le ténesme n'offrent pas d'amendement sensible; par heure, au moins sept déjections presque uniquement formées de sang; le malade est si faible, qu'à chaque fois qu'on le soulève pour lui passer un bassin il est sur le point de défaillir. — Narc. 3 j en 3 doses. Le soir du second jour, amélioration notable; il n'y a plus guère qu'une selle par deux heures; on permet du bouillon et un peu de crême de riz. Le lendemain (troisième jour de traitement *par narc.*), quatre selles en tout; appétit, *facies* épanoui, tranquillité du moral. On continue à la même dose jusqu'au cinquième jour où, toutes les fonctions revenues à l'état normal, il ne reste plus que de la maigreur et une assez grande faiblesse.

*N. B.* J'ai eu occasion de voir, dans le mois d'octobre dernier, le sujet de cette intéressante observation; je me suis empressé de lui demander sur sa maladie et sa convalescence les plus minutieux détails qu'il serait superflu de rapporter ici; seulement je dirai qu'après une convalescence heureuse et plus rapide qu'on n'eût pu l'espérer, il avait conservé jusqu'à cette époque une santé tout à fait intacte.

VII^e^. OBS. *Épidémie.* L'été et l'automne de l'année 1826 furent peu chauds et pluvieux, et la température marquée par de brusques et fréquentes vicissitudes.

De la fin d'août au commencement de septembre, une épidémie de dysenterie éclata dans les villages d'*Allonal*, *Villette*, *Nanc*, etc., qui avoisinent ma ville natale. Le premier de ces villages, qui contient environ cent cinquante habitans, tous livrés aux travaux de l'a-

griculture, fut celui qui offrit le plus de malades; car la moitié au moins de la population fut atteinte de l'épidémie.

Dans le principe, mon père vit quelques malades qu'il traita avec succès par le narcisse; mais leur nombre augmentant tous les jours, et avec lui l'intensité du mal, il ne put bientôt suffire, retenu qu'il était d'ailleurs par des occupations obligées, aux demandes de ceux qu'amenait en foule le succès obtenu. Enfin ne pouvant en voir qu'un petit nombre, n'osant livrer entre leurs mains un remède qui pouvait devenir dangereux, il prit le parti, entraîné par de pressantes sollicitations et l'imminence du péril, de confier son moyen à l'un des principaux propriétaires du pays, lui recommandant toutefois la plus grande prudence et la précaution de varier un peu les doses suivant l'âge et la force des individus. Le remède fut à peine essayé par quelques-uns, avec son succès ordinaire, qu'il eut une vogue prodigieuse; bientôt on ne se contenta plus des conseils de celui qui en était dépositaire, on s'empara de la *bienheureuse recette*, qui courut de main en main, et ce ne fut pas sans peine que mon père, effrayé des mortels abus qui pouvaient en résulter, parvint à s'en ressaisir. Mais avant ce temps-là, tous ou presque tous en avaient fait usage; et ce qu'il y eut de presque incroyable, c'est que le dernier guérit comme le premier, en trois ou quatre jours au plus, et que l'épidémie se termina sans faire une seule victime dans tout le village. Le fait que je consigne ici est une notoriété publique, susceptible d'être confirmée par de nombreux témoignages.

On comprend qu'il ne serait pas possible de donner ici le détail minutieux et circonstancié de toutes les dysenteries traitées par le narcisse dans le cours de cette épidémie, 1°. parce que, comme je l'ai dit, mon père, de qui je tiens ces faits, n'en a observé qu'un certain nombre; 2°. parce que, à supposer même qu'il eût pu me rendre possesseur de toutes ces observations, le peu d'espace que comporte une dissertation, la monotonie insupportable qui résulterait de l'histoire de tant de faits semblables, ne me permettraient en aucune manière de le faire convenablement. Je me contenterai donc de présenter un

groupe des symptômes qui ont caractérisé cette épidémie, soit qu'ils aient été observés par mon père lui-même sur les malades qu'il a vus, — et il est bon de noter que ceux-ci étaient toujours pris parmi les cas les plus graves — soit par les détails qu'il a été à même de recevoir de quelques personnes, notamment de celle qui avait entrepris la tâche délicate de diriger l'administration du médicament. Que si ces détails paraissent insuffisans, je ferais observer que dans les campagnes, surtout avec une si grande abondance de malades, il n'est pas possible de se livrer à l'examen minutieux qu'on peut si facilement obtenir dans les hôpitaux, où les malades sont vus tous les jours et même plusieurs fois par jour.

Le nombre des individus atteints fut au moins de soixante. — Je prends ce chiffre, n'en ayant pas de bien exact, mais persuadé qu'il est encore au-dessous de la vérité. —Chez presque tous, la dysenterie, quelquefois assez intense, fut exempte cependant des fâcheuses complications dont parlent plusieurs auteurs, *Zimmermann* entre autres. L'épidémie sévit surtout sur les habitans les plus pauvres et les plus mal nourris ; un grand nombre d'enfans furent atteints, et il n'est pas déraisonnable de penser qu'ils durent cette préférence à la malheureuse habitude qu'ils ont de manger beaucoup de fruits verts et de mauvaise qualité. Quelquefois il y avait prodromes: frissons, lassitudes, affaissement, bouche amère, pâteuse ; dégoût ; douleurs vagues dans le ventre ; dans les cas les plus graves, nausées, vomissemens de vers parfois. Plus souvent peut-être la maladie débutait, sans phénomènes précurseurs, par de vives coliques, suivies de selles liquides sanguinolentes ou non. En général, les malades, deux, trois, quatre jours après l'invasion, présentaient la plupart une réaction inflammatoire peu intense ; ainsi, leur maladie était marquée surtout par des coliques, des tranchées vives ; borborygmes, selles fréquentes, variant de dix à cinquante par jour, liquides, jaunâtres, quelquefois brunes, tantôt glaireuses, tantôt grumelées ou semblables à des herbes hachées ou à de la lavure de chair ; le plus souvent striées de sang quelquefois cailleboté, d'autres fois liquide, rutilant, intime-

ment mêlé aux autres matières ; ténesme insupportable, presque continuel chez un grand nombre ; abattement, chute des forces, découragement ; pouls généralement petit, à peine fébrile chez la plupart, quelquefois plus lent que dans l'état normal ; rarement anorexie complète et céphalalgie intense ; langue couverte en général d'un enduit blanchâtre, légèrement jaune parfois ; urines le plus souvent rares, et de couleur peu foncée. Au bout du premier septénaire, ceux qui n'avaient pas été traités, et ce fut le plus petit nombre, offraient à peu près les mêmes symptômes, mais aggravés par une excessive faiblesse ; de plus, pouls plus petit, quelquefois intermittent. Mais, je le répète, on n'observa aucune complication bien tranchée d'inflammation étrangère ou d'état typhoïde, ce que *Zimmermann* appelle *dysenterie putride*, et dont il rapporte plusieurs épidémies si pleines d'intérêt.

Comme on le voit, le tableau que je présente de notre épidémie a beaucoup de ressemblance avec cette variété de la dysenterie que les auteurs nomment *muqueuse*, dont ils citent plusieurs épidémies, et que quelques-uns, ceux au moins qui sont partisans de la contagion, regardent comme très-disposée à se transmettre par cette voie.

Je l'ai déjà dit, presque tous les malades furent traités par le narcisse, et le plus souvent, dès le deuxième, troisième, quatrième jour au plus du début de la maladie ; la dose ordinaire, et on peut dire constante, fut d'un gros, divisé en trois fractions, qu'on faisait prendre séparément, délayées dans un quart à demi-verre d'eau sucrée ou non ; avec cela, une tisane de riz, ou même, chez les plus pauvres, simplement l'eau d'orge ou l'eau panée. Une seule fois, chez un jeune homme de vingt ans, l'appareil fébrile prononcé força de recourir à une application de sangsues ; deux ou trois fois aussi, au début de l'affection, on donna l'ipécacuanha.

Il était rare qu'on fût obligé de pousser au-delà de trois ou quatre gros pour une cure complète. Dès le lendemain du premier jour du traitement, il y avait une amélioration notable ; la convalescence, presque complète dès le deuxième jour, l'était tout à fait du troisième au quatrième ; les selles revenaient à une ou deux par jour, sans coliques

ni épreintes ; l'appétit reparaissait, et bientôt toutes les fonctions étaient rendues à leur état naturel. Nous ne pouvons pas dire s'il y eut en général, sur la fin de la maladie, augmentation notable des urines ou d'autres phénomènes critiques ; s'ils eurent lieu, il est excessivement probable qu'ils furent peu saillans, puisque les notes que j'ai de mon père n'en font aucune mention.

N'oublions pas de dire aussi que chez aucun de nos malades, même chez ceux qui, avant l'ingestion du médicament, avaient des nausées et des vomissemens, on n'observa ce dernier phénomène. Ce point seul diffère du résultat obtenu par d'autres praticiens, et en particulier par le médecin de Verviers dont j'ai cité la lettre, lequel, dans une épidémie sous presque tous les autres rapports semblable à la nôtre, observa, au contraire, chez le plus grand nombre de ses malades, des vomissemens après l'administration de la poudre de narcisse ; espèce de contradiction qui peut, jusqu'à un certain point, s'expliquer, ainsi que le pense ingénieusement M. *Deslongchamps*, par la manière différente dont la plante antidysentérique a été préparée.

D'où nous pouvons seulement tirer cette conclusion que, puisque le narcisse agit aussi bien dans la dysenterie, quand il ne sollicite point les contractions de l'estomac que lorsqu'il y donne lieu, il est préférable, dans le plus grand nombre des cas au moins, de le donner préparé de telle manière qu'il jouisse le moins possible de la propriété émétique (1).

Remarquons enfin que, malgré les écarts de régime auxquels ne manquent presque jamais de se livrer les habitans de la campagne, surtout avec un appétit de convalescent, on n'observa que peu de rechutes, lesquelles du reste furent traitées avec un égal succès par le même moyen.

---

(1) Je ferai aussi observer que la manière un peu différente dont M. *Lejeune* emploie ce médicament, quoiqu'à la même dose, et surtout la grande quantité de liquide qui lui sert de véhicule, n'est peut-être pas sans influence sur sa manière d'agir.

Tel fut le résultat d'une médication aussi simple et facile que peu coûteuse; et ce dernier avantage, disons-le, est immense dans les campagnes dont un grand nombre de pauvres habitans ne pourraient jamais couvrir les frais d'un traitement un peu complexe.

La maladie gagna Villette, village tout voisin, mais situé dans une position plus élevée et plus avantageuse; je ne décrirai point les symptômes de la maladie, qui furent absolument les mêmes; seulement proportionnellement, le nombre des malades fut beaucoup moins grand: un quart à peine de la population. Le plus grand nombre fut traité par le narcisse avec le même succès. Chez les deux filles du sieur Thomasset, auxquelles mon père donna des soins particuliers, la dysenterie revêtit une forme plus maligne, et céda de même. Mais, comme pour combattre des phénomènes ataxiques très-alarmans on fut obligé d'adjoindre au médicament ordinaire d'autres moyens énergiques, je ne fais que citer ces deux cas fort intéressans d'ailleurs.

De là, suivant la même direction au midi, elle se porta à Nanc, autre village à un quart de lieue du précédent. La marche, l'intensité, la terminaison et le traitement furent, à peu de chose près, les mêmes; et il y eut encore, proportions gardées, moins de malades. Entre autres cas notables, un nommé Hugues Jeannet, maçon, qui n'habitait pas ce village, mais qui y travaillait, ayant contracté l'épidémie, offrait plus de soixante selles sanglantes par vingt-quatre heures; elles furent arrêtées, comme par enchantement, avant l'entière consommation du second gros de la poudre (1).

Ces faits n'ont pas besoin, je pense, de commentaires; mais si, se fondant sur l'absence de graves complications, on voulait en arguer que la plus grande partie de ces affections se seraient probablement terminées d'une manière heureuse sans qu'il fût besoin de secours étrangers, je répondrais que, même en accordant cette hypothèse, l'utilité du narcisse n'en serait en rien diminuée, puisqu'on

(1) Plusieurs individus atteints du même mal et traités d'une manière différente sont morts dans les villages environnans.

admettra bien, je pense, que, d'une part, quelques jours de moins de maladie ne sont pas une chose indifférente pour des gens qui souffrent, pour ceux surtout qui, ainsi qu'ils le disent d'une manière si expressive, n'ont pas *le temps d'être malades;* et que, d'autre part, l'absence complète de victimes, si rare, si jamais elle a eu lieu, dans une épidémie dysentérique, ne saurait avoir avec le médicament constamment employé d'autres rapports qu'une simple coïncidence.

VIII^e^. OBS. Le 5 novembre 1831, on vint nous prier d'aller voir le nommé Chanel, demeurant à trois lieues de notre ville : cinquante-cinq ans, taille moyenne, bien musclé, constitution robuste, se rapprochant de la prédominance bilioso-nerveuse, embonpoint ordinaire. Nous le trouvâmes au dixième jour d'une dysenterie arrivée, par défaut de soins de toute espèce, au plus haut degré d'exaspération, et, sous ce rapport, présentant avec l'observation n°. 6 quelques points de comparaison ; mais avec cette différence qu'ici les accidens, au lieu d'être comme dans l'autre sous l'influence d'une vive inflammation, paraissent dus plutôt à une forte perturbation nerveuse. Ainsi : face empreinte d'une profonde anxiété, traits tirés; peau plutôt fraîche que chaude, pouls peu développé, très-peu accéléré ; épreintes continuelles ; selles mucoso-sanglantes peu abondantes chaque fois, mais de six à huit par heure, précédées et accompagnées de souffrances si vives, si intolérables, que nous fûmes effrayés en arrivant de l'agitation, des angoisses continuelles, des plaintes, ou plutôt des cris déchirans du malade. (Tisane de riz gommée avec abondance ; narcisse, deux paquets de ϑj chaque pour le reste du jour, trois autres pour le jour suivant.) Nous apprîmes le lendemain, par un émissaire venu à cet effet, que la veille, le malade, au lieu de deux, avait voulu à toute force prendre trois doses de narcisse ; que la nuit avait été bien meilleure que les précédentes ; que les selles, réduites à moins de moitié, les douleurs beaucoup moins vives et fréquentes, lui avaient permis de dormir un peu, et même sur le matin pendant près d'une heure et demie sans interruption. Nous donnâmes du narcisse pour

trois jours encore, recommandant expressément de ne point outrepasser nos ordres, et d'éviter tout écart de régime; puis pendant quelques jours nous n'en entendîmes plus parler. Ce silence, de fâcheux présage, inquiétait vivement mon père; craignant un événement funeste, il prit des informations qui le rassurèrent sans rien lui donner de positif; et enfin ce ne fut qu'au 1^er^. avril 1832 qu'il apprit de l'individu lui-même que le *troisième jour* de traitement, tout symptôme dysentérique ayant cessé, il était entré en pleine convalescence.

IX^e^. OBS. Dans le grand nombre de cas où la vertu antidysentérique du narcisse des prés a été mise hors de doute, il s'en est rencontré quelques-uns, rares à la vérité, où son action a paru inférieure à celle d'autres moyens. Je ne possède que deux exemples peu concluans même de cette inefficacité; et encore dans ces cas, la dysenterie affectant une forme différente de celle dans lesquelles nous avons presque toujours employé et vu réussir ce remède, ne nous semble-t-il pas qu'il doive en résulter pour lui une grande défaveur. D'ailleurs, quel médicament n'a pas eu ses revers? *ce n'est qu'une ombre au tableau;* et nous sommes trop sur nos gardes pour nous laisser aller aux excès et aux erreurs de l'infaillibilité en thérapeutique, erreurs si utilement et si victorieusement combattues de nos jours.

Le 23 octobre 1832, mon père fut consulté pour la femme du nommé Denis Tigaut, de Salavre (Ain), âgée de cinquante ans; elle avait traversé depuis six ans l'époque, peu orageuse pour elle, de la cessation menstruelle : constitution vigoureuse dans sa jeunesse, mais depuis singulièrement minée par des couches nombreuses et des travaux pénibles. D'après le rapport de son mari, à qui nous fîmes subir un minutieux interrogatoire, elle était atteinte depuis cinq à six jours d'un flux de sang, précédé de nausées et de quelques vomissemens glaireux; perte incomplète d'appétit, ténesme continuel, déjections d'une très-petite quantité de mucus sanguinolent, accompagnées de coliques très-vives, et se renouvelant trois à quatre fois

par heure ; grande agitation, inquiétude, fièvre, autant qu'on pouvait s'en assurer par le dire de cet homme. Ne pouvant aller la visiter, mon père conseilla l'eau de riz gommée, fomentations émollientes sur le ventre, trois demi-lavemens dans la journée, faits d'une décoction de graine de lin avec laudanum, dix gouttes pour chaque ; de plus, dix-huit grains d'ipécacuanha, décoction de tamarin ℥ j dans eau 1 litre, à prendre par demi-verrées toutes les heures ; diète sévère. — Il est bon de remarquer que mon père pensait que, quoique les déjections fussent très-fréquentes, il y avait à vrai dire constipation, puisque la malade n'expulsait qu'une très-petite quantité de liquide sanguinolent, et qu'ayant continué à manger et mangeant encore, elle n'avait pourtant rendu aucune matière stercorale ; circonstance mentionnée par son mari, qui ajoutait encore qu'elle avait le ventre gros et embarrassé.

Le 25, on vint nous dire que l'ordonnance exécutée ponctuellement, il y avait eu un peu de vomissement jaunâtre, quelques *selles de matières stercorales*, à la suite desquelles les douleurs et la fréquence des déjections avaient semblé très-notablement calmées pendant trente-six heures environ, mais qu'ensuite tous les accidens avaient reparu aussi intenses qu'auparavant. — Même tis. narcis. ℥ j, en huit doses pour deux jours, lavem. — Recommandation expresse de rendre réponse le lendemain, ce qu'on ne fit pas. Pour mon compte, j'étais tout disposé à interpréter favorablement ce silence ; mais le surlendemain, j'avoue que je fus désappointé, quand j'appris que le médicament, dont elle avait pris un peu plus de moitié, n'avait produit aucun bon effet, qu'elle était plus malade que jamais et souffrait horriblement. Je me transportai près d'elle sur-le-champ, et elle m'offrit l'aspect suivant : *facies* tiré, vive expression d'anxiété, langue blanche, un peu rouge dans son limbe ; pouls très-accéléré, petit ; peau un peu sèche ; tendance des extrémités à se refroidir ; toutes les deux minutes au moins la malade poussait des cris perçans, et demandait le vase dans lequel elle ne déposait que quelques gouttes de lavure de chair striées de sang ; souvent même ses efforts étaient tout à fait vains ; le

ventre était gros et empâté, peu douloureux, excepté sur les côtés du bassin ; en même temps ardeur d'urine qui la brûlait par son contact avec les parties génitales ; cette douleur paraissait si vive, que, ne pouvant me l'expliquer, j'examinai les parties, et trouvai répandue sur tout le pourtour de l'anus et les parties génitales externes une vive inflammation, caractérisée par un gonflement considérable et une rougeur érysipélateuse des grandes lèvres surtout ; j'appris aussi, non sans peine, que la veille, immédiatement après l'administration d'une dose de narcisse, elle avait mangé deux noix brûlées et un œuf cuit dur : — *admirable recette contre les maux de matrice*, qu'elle tenait d'une bonne femme. Je fis suspendre le narcisse ; je recommandai le régime le plus sévère, sous peine d'un résultat funeste. J'ordonnai d'aérer à tout instant la chambre étroite et fétide ; larges cataplasmes émolliens sur le ventre et les parties génitales, fréquemment renouvelés ; décoction blanche de *Sydenham*, eau de tamarin et pruneaux, lavemens de graine de lin avec extrait gommeux d'opium. — Cette fois, on était effrayé ; aussi on exécuta à la lettre ce que je prescrivis. J'appris le lendemain qu'il y avait eu la nuit et le matin, à la suite de lavemens, évacuations assez abondantes de matières stercorales, et ensuite du sommeil. On continua ; et ce ne fut que huit jours plus tard, le onzième du traitement et le dix-huitième de la maladie, que la dysenterie et son cortége disparurent sans retour.

Certainement je pouvais trouver, soit dans les écarts de régime, soit dans la petite quantité de narcisse administré, une excuse à son inefficacité ; mais nous sommes, mon père et moi, si habitués à sa promptitude et à sa *fidélité*, si je puis ainsi dire, que nous rangeons ce cas, très-intéressant sous d'autres rapports, parmi les insuccès avérés.

X^e^. OBS. Le sujet de l'autre observation est un enfant de dix à douze ans, qui, à la suite de l'ingestion d'une grande quantité de fruits verts, présenta à peu près les mêmes symptômes, mais moins intenses. On lui fit prendre en deux jours un gros et demi de narcisse, qui ne

produisit pas d'effet sensible; des laxatifs par la bouche et en lavemens lui procurèrent des fèces copieuses qui le guérirent, mais beaucoup moins rapidement que tous les cas que nous avons cités.

---

Après avoir rapporté les faits les plus nombreux et les plus saillans que je possède sur l'emploi de la poudre des fleurs du narcisse des prés, je vais présenter, sous forme de propositions, les déductions principales que je crois pouvoir en tirer. Mais avant, qu'on me permette quelques réflexions que le lecteur a probablement déjà faites.

Dans tous les cas où nous avons employé cet agent, la dysenterie, comme on l'a vu, n'offrait point une forme inflammatoire bien intense, ou du moins cette inflammation, si elle avait existé, n'était plus aussi franche quand nous y avions recours. Nous sommes à peu près persuadés, quoique nous n'ayons pour baser cette opinion aucun fait bien concluant, que, au début d'une dysenterie inflammatoire chez un sujet jeune et robuste, le narcisse, même en diminuant le nombre des selles, sans modifier les douleurs, le ténesme, le mouvement fébrile, serait plus dangereux qu'utile, et que dans ce cas la méthode antiphlogistique est, comme l'expérience le prouve, infiniment préférable; du moins telle a toujours été la conduite tenue par mon père qui a beaucoup vu, conduite à laquelle j'ai cru devoir me ranger, non par déférence, mais par conviction. Cependant je me propose de faire, comme cela est possible, sans aucun danger pour le malade, et toujours avec beaucoup de prudence et d'attention, quelques essais capables d'éclaircir la question.

Comment agit le narcisse? Est-ce comme tonique? ou bien son action, quelque nom qu'on lui donne, doit-elle être comparée à celle de l'opium?... C'est là l'écueil, c'est là la question difficile à résoudre pour les esprits rigoureux, et c'est du positif qu'il faut aujourd'hui. Nous avouons que nous sommes peu avancés sous ce rapport; cependant ce qui nous ferait pencher à croire que le narcisse doit être rangé

parmi les modificateurs du système nerveux, c'est que, comme l'opium, il réussit surtout dans ces cas de dysenterie dont les phénomènes principaux paraissent liés à une lésion des fonctions de l'innervation et de la sécrétion folliculeuse de l'intestin, plutôt qu'à une véritable inflammation; nuance de la maladie que les symptômes au moins semblent indiquer. C'est une opinion, dans tous les cas, à laquelle je ne saurais attacher une grande importance.

Remarquons encore que ce n'est pas seulement dans ces cas qu'il agit avec avantage; dans notre épidémie, la dysenterie affectait en général la forme dite *muqueuse*, quel que soit d'ailleurs le tempérament de l'individu; et je ne suis pas le premier à être frappé de ce caractère de famille que toutes les épidémies impriment à leurs symptômes chez des individus du tempérament souvent le plus opposé. Eh bien! dans presque tous les cas, comme on l'a vu, le succès a été étonnant; j'en dirai autant des trois dysenteries à aspect bilieux que j'ai rapportées; le tout pour prouver que le narcisse, bien qu'il puisse y avoir des contradictions à son emploi, trouve parmi les diverses formes et nuances de la dysenterie un grand nombre de cas d'application.

Il serait bien intéressant maintenant de comparer les succès obtenus par ce moyen à ceux des différens autres agens vantés et employés dans cette maladie; cette discussion, où l'on ferait la part de chacun, serait de la plus haute importance; malheureusement je la trouve trop au-dessus de mes forces pour l'oser entreprendre, persuadé que je suis d'ailleurs que cette lacune ne saurait être remplie que par celui à qui une profonde instruction et une longue expérience peuvent fournir de nombreux points de comparaison.

Je regrette seulement de n'avoir ni le temps ni l'espace nécessaire pour mentionner les principaux agens thérapeutiques avec lesquels on a combattu plus ou moins bien la dysenterie. J'espérais surtout pouvoir parler plus au long d'un Mémoire fort intéressant sous tous les rapports, publié par mon ancien camarade le docteur *Monin* de Mornant, près Lyon, dans le Journal clinique des hôpitaux de cette ville, — novembre 1830, — sur l'emploi et le succès de l'opium uni

à l'acétate de plomb (1), dans le traitement d'une épidémie dysentérique très-grave qui sévit dans plusieurs villages du canton où il exerce la médecine (2).

# PROPOSITIONS.

I.

La dysenterie simple, aiguë ou chronique, avec ou sans déjections sanglantes, pourvu toutefois qu'elle ne soit point accompagnée de symptômes inflammatoires très-intenses, guérit le plus souvent très-rapidement par l'emploi du narcisse des prés.

II.

On peut en espérer le même succès quand elle est compliquée d'accidens nerveux ou autres, si ces accidens paraissent être sous la dépendance de la maladie principale.

---

(1) Moyens mis en usage par *Ulic Burke* de Dublin.

(2) Tout dernièrement, le docteur *Zollickoffer*, de l'Amérique septentrionale, a fait insérer dans les journaux les grands avantages qu'il dit avoir retirés, dans la dysenterie, et surtout dans la diarrhée, de l'*euphorbia hypericifolia* en infusion, une demi-once par pinte d'eau.

III.

Lorsque, le plus souvent chez des sujets jeunes et robustes, la dysenterie *sporadique* débute avec un cortége fébrile prononcé, on doit avoir recours d'abord à la méthode antiphlogistique; la réaction inflammatoire apaisée par ce moyen, si la fréquence des selles continue, le narcisse sera donné avec le plus grand avantage.

IV.

Si, dans une dysenterie quelconque, le malade, écoutant un reste d'appétit, a continué à manger, si le ventre est gros et empâté, que des efforts considérables et souvent renouvelés ne donnent lieu qu'à l'issue d'un peu de mucus strié ou non de sang; si pour ces raisons on soupçonne dans les intestins une certaine quantité de matières excrémentitielles; enfin, si le ténesme paraît être le symptôme principal, il faut abandonner (au moins momentanément) le narcisse pour avoir recours aux laxatifs et aux opiacés, lorsque les douleurs sont vives.

V.

La dose la plus généralement convenable est, pour un adulte, d'un gros donné en trois ou quatre fois dans la journée; je crois qu'il serait au moins imprudent de débuter par une dose plus forte, quoique progressivement on puisse aller jusqu'à un gros et demi, et même deux gros.

VI.

Après deux jours d'un pareil traitement, il y a presque toujours amélioration notable, et cessation complète des symptômes dysentériques du troisième au sixième jour au plus tard. Le flux dysentérique n'étant nullement modifié après l'administration de deux

à quatre gros, je pense qu'il est convenable d'y renoncer pour d'autres moyens.

VII.

La poudre de fleurs de narcisse, desséchée et préparée avec soin, administrée comme nous l'avons dit, ne donne que fort rarement lieu au vomissement. Toutefois ce phénomène, à moins qu'il ne soit très-intense et fatigant pour le malade, n'est point, d'après M. *Lejeune*, une contre-indication, et n'empêche pas son effet.

VIII.

Le narcisse, quoique ne pouvant être jusqu'à ce jour, eu égard à son mode d'action, rapporté d'une manière rigoureuse et absolue à aucune classe de médicamens, nous paraît cependant devoir être considéré, 1°. comme un puissant modificateur de la sécrétion intestinale; 2°. comme produisant un effet analogue à celui dit *antispasmodique*.

IX.

Quoique les chimistes ne soient point parvenus encore à une analyse (1) bien satisfaisante des fleurs de cette plante, nous espérons cependant que des expériences plus heureuses pourront, en mettant à nu son principe actif, répandre sur sa manière d'agir une plus vive lumière.

---

(1) *Analyse des fleurs de narcisse par* M. Charpentier (1811).

1°. Acide gallique;
2°. Mucilage;
3°. Tannin;
4°. Extractif;
5°. Muriate de chaux;
6°. Résine;
7°. Ligneux.

*Analyse par* M. Caventou.

100 parties de fleurs contiennent :

| | |
|---|---|
| Matière grasse odorante..... | 6 |
| Matière colorante jaune..... | 44 |
| Gomme..... | 24 |
| Fibre végétale..... | 26 |
| | 100 |

FIN.